

Puis elle revenait sans cesse sur ce *oh!* qui avait produit tant d'effet. Ah! dit quelqu'un, c'est une atrocité! *oh!* trop c'est

••• Quand revint la mode des tailles longues aux robes de femme, les uns trouvaient cela charmant, les autres ridicules.

— On ne doit pas disputer des goûts ni des couleurs, dit un malin; mais je sais une classe de femmes, classe riche, classe fournie d'écus, comme l'on dit, qui ne s'arrangent pas de cette mode là.

— Quelle classe donc ?  
— Celle des boulangères, qui est forte pour les courtes tailles.

••• En 1764, Mlle Miré, danseuse de l'Opéra, entra son amant; les plisans lui firent l'épithète suivante, qu'on grava en musique sur son tambour :

*La mi ré la mi la (la Miré l'a mis là).*

••• On parlait dans une société du mariage du doge de Venise avec la mer Adriatique : M. Bourmançay dit avoir assisté à un mariage bien plus singulier, celui du Pérou et de l'Amérique (du père Ou et de la mère l'que).

••• Une natchande de poisson commanda à un peintre une enseigne analogue à son état; l'artiste lui peignit un merlan dans un panier, avec ces mots :

A la marée haussée (A la marée haussée).

••• Une jeune personne était mariée contre son gré; elle prononça le oui fatal avec froid.

— Ah! dit quelqu'un, je plains le mari, il n'a qu'un serment de bouche.

— Plaignez plutôt l'épousée, répartit un des assistants, car elle a un serment de cœur.

••• Une femme fort laide s'étant évanouie, un homme un peu trop franc, qui en fut témoin, s'écria : *Elle se trouve mal, c'est qu'elle se connaît.*

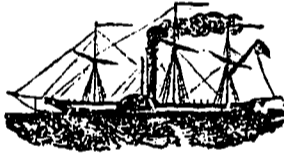
RECUEILLI PAR LA CHRONIQUEUSE.



LA REVUE CANADIENNE.

MONTREAL, 6 OCTOBRE, 1846.

NOUVELLES D'EUROPE.



Arrivée du GREAT WESTERN et de L'HEBERNIA.

Depuis notre dernier numéro, le GREAT WESTERN est arrivé à New-York et le BRITANNIA à Boston, le premier de ces steamers, après une traversée orageuse de 18 jours et le second comme toujours après un passage rapide et prompt de 14 jours; le Great Western a failli périr; le danger fut si grand que plus de soixante passagers, craignant une mort imminente, reçurent des mains de quelques prêtres qui se trouvaient à bord, les derniers sacrements. Le vaisseau fut sérieusement endommagé.

Les nouvelles reçues par ces deux steamers confirment les bruits qui nous étaient déjà parvenus sur la rareté des produits en Europe. Les prix des denrées sont en conséquence énormément augmentés, une hausse de 2 à 3 chelins par baril a eu lieu sur le prix de la farine et l'on croit qu'elle s'éleva encore.

L'état des affaires au Mexique a excité un peu l'attention de la presse anglaise et française, qui exprime à la fois peu de sympathie pour un peuple, qui en présence d'une invasion formidable et dans un pays où les intérêts commerciaux sont en jeu, se refuse à l'aider aux mêmes; et ce célèbre journal conclut son article en disant que l'Angleterre pourrait avec justice cesser de prendre aucun intérêt au sort d'un pays, qui semble vouloir se proposer, si les intérêts commerciaux anglais ne souffraient pas de l'état de choses actuelles.

LORD METCALFE EST MORT.

Le Spectator et plusieurs autres journaux anglais, qui défendaient la politique de Lord Metcalfe dans son administration des affaires du Canada, ont fini par ouvrir les yeux à la vérité et par reconnaître que le noble lord n'entendait rien aux principes et au fonctionnement d'un gouvernement constitutionnel et représentatif et avait eu ne peut plus mal administré notre pays.

Nous ne pouvons trop exprimer notre satisfaction de voir que la conduite noble, ferme et indépendante de nos ex-ministres canadiens; du cabinet L. Fontaine-Baldwin, est enfin justement appréciée en Angleterre. C'est un beau triomphe pour le parti libéral que les hommages que rendent à nos chefs populaires les plus importants organes de la presse anglaise; il nous présage beaucoup de bien pour l'avenir. Joignons à cela la conduite de Sir John Harvey à la Nouvelle-Écosse, qui semble vouloir favoriser la majorité populaire contre le parti oligarchique, composé comme lui d'officiels et de chercheurs de places, et nous pouvons encore concevoir des espérances pour le bon gouvernement du Canada.

Il n'y a que quelques semaines que lord Gray qui est maintenant Secrétaire Colonial, disait à la Chambre des Lords *« que si l'on avait une politique libérale envers les colonies, on leur octroyait en entier les droits les plus chers des sujets anglais, le privilège de se gouverner eux-mêmes, et de ne pas intervenir inutilement dans leurs affaires intérieures, on s'attacherait les colonies avec des liens qu'aucun pouvoir au monde ne pourrait briser. »* Nous verrons comment lord Gray mettra son expérience à profit. Ce qu'il y a de certain, c'est que 600,000 canadiens ne se laisseront pas longtemps exploiter, nous l'espérons, par une population de 50 mille âmes. Il faut que le parti libéral qui est vraiment le parti national ait sa part de gouvernement, autrement il n'y a pas de bon gouvernement possible.

ANGLETERRE. — On annonce que la reine d'Angleterre restera à Osborne-House jusqu'au 15 octobre prochain. Pendant ce temps, S. M. et la famille royale feront diverses excursions maritimes.

Les livres Echangistes de Paris font frapper une médaille d'or qu'ils vont présenter à M. Cobden.

Un grand dîner a été donné à Bordeaux à M. Cobden. L'illustre chef de la ligue a fait encore là un éloquent discours, que nous donnerons dans notre prochaine feuille.

En Angleterre, le Tribut Cobden s'élève déjà à £74000 st.

En Irlande. — O'Connell a réussi à se débarrasser de la jeune Irlande dans CONSTITUTIONS HALL, le clergé est pour lui.

En France. — Des incendiaires répandent la consternation dans des départements tout entiers. L'empereur de Russie a modifié quelques lois de navigation, en faveur des navires français, à la demande du gouvernement de ce pays.

Un évêque catholique français a été assassiné par les sauvages de la Nouvelle-Zélande.

Don Carlos s'est évadé de sa prison.

Le Portugal est en proie à une véritable anarchie.

Extrait de la Correspondance Politique du Courier des États-Unis.

Paris, 9 septembre 1846.

La jeune reine d'Espagne est mariée, on peu s'en faut; elle a échangé l'anneau des fiançailles avec son cousin germain, l'infant don François d'Assise et il n'y a plus à s'en douter. Ce n'est pas tout; un autre projet de mariage a été irrévocablement arrêté; le duc de Montpensier, le plus jeune des fils de Louis-Philippe, épouse la sœur d'Isabelle II, l'infante Dona-Maria-Luisa-Fernanda. Ces deux alliances seront simultanément consacrées à Madrid dans un mois, le 10 octobre, jour anniversaire de la naissance de la fiancée, qui aura 16 ans. Elle est née le 10 octobre 1830. Sa sœur, qui est née le 30 janvier 1832, n'aura que 14 ans et 8 mois, le jour de son mariage. Il faut vraiment que cette vieille fille, qu'on appelle la diplomatie, ait la rage matrimoniale, pour imposer ainsi les dangers et les soucis de la maternité à ces deux jeunes filles, qui pourraient encore à la poupée si le hasard ne les avait pas fait naître sur un trône. Ce n'est pas la faute de nos Villanues diplomatiques, d'ailleurs, si leur berceau n'a pas été plus tôt transformé en lit nuptial. Depuis deux ans, leur enfance n'a été respectée que grâce aux jalouses rivalités des nombreux prétendants qui se disputaient la possession des deux vierges royales. Les époux sont aussi fort jeunes, du reste, et sous le rapport de l'âge, les couples seront bien assortis. Don François d'Assise a eu 21 ans le 13 mai, et le duc de Montpensier en a eu 22 le 31 juillet. Le climat espagnol, je l'espère, aura assez rapidement développé et mûri les deux fiancés, pour qu'il n'y ait pas lieu de craindre de les voir se lécher par une exposition prématurée au soleil brillant du mariage. Peut-être même la reine Isabelle trouvera-t-elle lit le règlement que sa constitution malade a vainement demandé à la science des médecins et au baptême des eaux minérales. Quant à l'infante Maria, elle a, dit-on, puisé dans le sein maternel une surabondance de séve qui se manifeste par le développement précoc de ses traits et de ses instincts de femme. La jeune épouse du duc de Montpensier, d'ailleurs, sera digna de tous regards de s'asseoir au vaste foyer de notre famille royale; on l'a dit jolie, gracieuse, bonne, aimable; ce sera un beau fleur de plus dans cette riche couronne de jeunes gens et de jeunes femmes qui se groupent autour de la vieillotte patriarcale de Louis-Philippe et de Maria-Amélie.

CONVERSIONS EN ANGLETERRE.

Correspondance particulière.

Permettez-moi, M. le rédacteur, de communiquer à vos lecteurs un fait dont j'ai été témoin pendant mon séjour en Angleterre; il leur fera connaître, mieux que tout ce que je pourrais dire, la nature et la force du mouvement religieux qui s'opère dans ce pays.

A peine quelques années se sont écoulées depuis l'époque où les prédicateurs anglais ne tarissaient pas sur l'ignoble tableau qu'ils traçaient, des infâmes superstitions de la prostitution, de la Babylone moderne. Ainsi appelaient-ils, vous le savez, la sainte Eglise de Rome que nous vénérons comme notre mère. Aujourd'hui, non-seulement de semblables sermons ne sont plus à la mode, non-seulement ils ne seraient plus du goût des auditeurs, mais encore les ministres anglais ne se les permettraient pas sans dangers. Je vais en citer une preuve.

à toutes les sollicitations, et le jeune homme, bien convaincu que sa fiancée était décidée à vivre et à mourir dans le sein du protestantisme, avait fini par ne plus écouter que l'enfermement de son cœur, et un mariage mixte avait uni leurs destinées.

Les années s'étaient succédées sans apporter de changement dans la foi des deux époux, qui, par un consentement tacite, s'étaient abstenus de tout esprit de prosélytisme, de tout acte contre la religion que chacun d'eux professait avec ardeur.

Dernièrement, mistress Riley assistait au sermon dans l'église de Windsor. Le prédicateur, protestant forcé, en revient aux arguments d'un autre âge, il s'égare en de violentes injures prodiguées à l'Eglise romaine et aux catholiques. Mistress Riley éprouve le dégoût le plus complet pour d'aussi révoltantes déclamations; elle s'irrite d'entendre des calomnies dont la fausseté lui est connue; puis la grâce parle à son cœur, et elle sort du temple en disant à ses amies: *« Ce ministre a cru nous admettre dans le protestantisme; il s'est trompé. Je connais beaucoup de catholiques; mon mari m'a professé cette religion; je suis accoutumée à admirer leurs vertus mieux que personne. Je puis vous assurer que toute cette diatribe que nous venons d'entendre n'est qu'une infame calomnie. Croyez-moi donc, il faut être bien faible pour avoir recours à de semblables moyens. Oui, ce ministre vient de m'ouvrir les yeux; je suis rentrée bonne protestante dans ce temple, et j'en sors catholique de cœur et décidée à me faire instruire. »*

Elle l'a fait comme elle l'a dit. Cinq de ses amies ont été entraînées par elle à suivre son exemple, et les injures prodiguées à l'Eglise de Rome lui ont ainsi donné six enfants dévoués.

Ah! l'Eglise que nous vénérons est bien la fille et l'épouse de ce divin Crucifié qui l'engendrait au milieu des injures et des sarcasmes dont il avait été poursuivi jusque sur le Calvaire.

L'abbé A. de F.

— Le Morning-Post annonce que le Révérend M. Simpson, vicaire de Mitcham, après avoir reçu son bénéfice, a été reçu dans le sein de l'Eglise catholique.

— Un vol, qui dénote chez son auteur une rare habileté, aurait été commis ces jours passés à Elbeuf, au dire du Journal de Rouen.

M. le curé de la métropole avait chez lui, en dépôt, la caisse de la fabrique; cette caisse contenait environ 3,000 fr.; elle était fermée par trois serrures, dont chacune ne pouvait être ouverte que par une clé différente. Deux de ces clés étaient entre les mains de deux membres de la fabrique; la troisième restait déposée au presbytère.

Dans les derniers jours de la semaine passée, on eut besoin de faire quelques paiements. La caisse fut ouverte, et grand fut l'étonnement des personnes présentes en la trouvant entièrement vide. Cependant aucune trace d'effraction n'avait été remarquée; la caisse extérieurement était parfaitement intacte et hermétiquement fermée. On se perdit en conjectures sur ce vol, véritablement extraordinaire.

— ARGENT D'EUROPE. — On ne compte en Europe que 4 milliards d'argent comptant, et sur ces 4 milliards se fondent un crédit et une circulation de plus de 60 milliards en papier-monnaie. La dette publique en prend 40 milliard; les actions des chemins de fer, les billets de banque en réclament les 20 milliards restant.

— A Devonport, il a encore été pratiqué deux flagellations brutales contre des soldats; une des victimes de ce rite odieux s'appelle Higgins, du 55e régiment. Il avait menacé de lancer ses bottes à la tête de son sergent; on l'avait condamné à 200 coups de fouet. Cet homme n'a pas dit un mot pendant l'exécution; néanmoins le chirurgien a été d'avis d'arrêter le supplice au moment où le condamné avait reçu 150 coups sur 200 qui devaient être frappés, déclarant qu'il ne pourrait pas en supporter davantage. Douze hommes, au moins, ont été forcés de s'éloigner pendant l'exécution, par suite de l'émotion. Un autre soldat, nommé Lee, a reçu cent coups de fouet; il a subi douze jours d'emprisonnement.

— Plymouth-Journal.) D'autres journaux anglais annoncent que Joseph Murphy a subi également la peine du fouet, à Covent, à bord du Trafalgar, pour avoir frappé un caporal. Trois autres individus, qui s'étaient absentés sans permission, ont été fustigés sur le Rodney.

ACCIDENTS SUR LES CHIMNS DE FER ANGLAIS.

On lit dans le Daily-Advertiser :

••• Nous avons en ce moment sous les yeux le relevé total des accidents arrivés sur les chemins de fer pour le semestre qui a fini le 30 juin. Ce relevé a été dressé par le bureau du commerce, par ordre de la chambre des communes. Il y a eu 116 accidents, 73 personnes tuées et 84 blessées. Ces chiffres, pris isolément, ne nous donnent ni les moyens d'estimer la sécurité comparative de ce mode de locomotion, ni ceux d'apprécier le soin ou la négligence que mettent les compagnies à prévenir les accidents. Si l'on veut arriver à des conclusions sur lesquelles on puisse compter, il faudrait comparer le nombre total des voyageurs. Or, il nous est impossible de faire cette comparaison, grâce à l'imperfection de plusieurs comptes-rendus. Le chemin de fer des comtés de l'Est et celui du Grand-Junction n'ont envoyé ni relevé du nombre de milles, ni relevé du nombre des voyageurs; le chemin du Centre ainsi que celui de Newcastle et Carlisle n'ont pas envoyé de relevé du nombre de milles. Cependant, malgré ces omissions, il paraît que la somme totale des milles parcourus dans le dernier semestre, s'élève à la bagatelle de 187,000,000, et que le nombre des voyageurs dépasse 13,840,000. Nous ne doutons pas que

sur les routes et par les moyens de locomotion ordinaires, la somme des accidents n'eût été beaucoup plus considérable, en supposant une aussi grande masse de voyageurs et un aussi grand nombre de mille parcourus. Sur ces cent seize accidents, il n'y en a pas plus de trente que l'on serait peut-être en droit d'attribuer à l'imprudence des individus ou à de purs accidents. Trente-trois chemins de fer n'ont été le théâtre d'aucun accident pendant le dernier semestre. Ces relevés, en définitive, ne montrent pas seulement que la locomotion nouvelle est comparativement exempte d'accidents, mais encore ils font honneur à la prévoyance et à la prudence des administrateurs et employés des chemins de fer anglais.

— On lit dans le Standard du 2 septembre: *« Nous apprenons que le révérend T. G. Windham, chapelain de la garnison casernée dans le West-End, n. aux dernières fêtes de saint Pierre et saint Paul, donna sa démission du poste lucratif qu'il occupait pour passer à l'Eglise catholique romaine. »*

— La libéralité princière de lord Shrewsbury vient de doter la ville de Cheadle d'une église catholique. Sa construction a coûté près de 40,000 liv. sterling (1,000,000 de fr.). Le noble lord avait donné carte blanche à son architecte M. Pugin, et en lui recommandant que l'église répondît autant que possible à sa destination, lui avait ouvert un crédit illimité. Le résultat de cette munificence a été l'érection d'un des plus magnifiques édifices du pays. Cette église, qui est sous l'invocation de saint Gilles, a été consacrée avec la plus grande solennité. Un grand nombre d'évêques y assistèrent. Lord Shrewsbury a aussi donné à cette occasion des fêtes brillantes dans sa résidence d'Alton Towers.

— Une nouvelle église catholique vient d'être ouverte à Liverpool. La dédicace en a été faite le 5 août avec une grande solennité, en présence d'une foule nombreuse. Ce jour-là, le ciel brumeux de l'Angleterre sembla s'associer à cette fête. Le temps variable depuis plusieurs jours, s'éclaircit tout à coup le matin.

— Le mercredi 19 août, Mgr Wiseman a consacré, à Hanley, dans le Worrestershire (Angleterre), une superbe église, sous l'invocation de la Sainte-Vierge et de saint Alphonse de Liguori. Ce temple est dû à la munificence de M. John Vincent Gandolfi, esp., qui l'a fait bâtir à ses frais sur les plans de M. Ch. Hansom. Après les solennités d'usage, M. T. C. Hornby, esq., oncle du généreux fondateur de cette église, a réuni dans un grand banquet une foule de personnes tant laïques qu'ecclésiastiques. Au nombre de ces derniers, nous remarquons le nom du P. Deuchamps et ceux de plusieurs autres rédemptoristes. Le convent qui est contigu à l'église est habité par des religieuses de cet ordre.

— En 1843, pendant les derniers jours du carnaval, deux couronnes en or garnies de diamants, qui ornaient la statue de la Vierge et de l'enfant Jésus, et un calice en or massif, furent volés à Aix-la-Chapelle, dans l'église collégiale de Sainte Marie, et toutes les recherches qui furent faites pour découvrir le voleur de ces objets précieux, dont la valeur intrinsèque était de 70,000 thalers (280,000 fr.), restèrent sans résultat. Le curé de Sainte-Marie vient de recevoir de Boston (Etats-Unis) une lettre d'un jeune homme bien connu à Aix-la-Chapelle, et qui depuis près de trois ans a disparu de cette ville, lequel lui déclare dans cette lettre que c'est lui qui a commis les vols dont nous venons de parler, et qu'il est prêt à restituer les deux couronnes et le calice, qui sont encore intacts entre ses mains, mais à la condition qu'on les fasse prendre en Amérique, et que l'on s'engage à lui payer durant le reste de ses jours une pension annuelle dans le pays étranger où il résiderait.

— Un remarquable trait d'escroquerie a été commis ces jours-ci à Londres: un mandat de 5 liv. a été changé par une altération d'écriture en un mandat de 5,000 liv., et le mandat ainsi altéré a été accepté et payé par la maison Coutts, sur laquelle il était tiré. Le président de la compagnie du chemin de fer de Tenbury, Worcester et Ludlow, le capitaine William Richardson, a été arrêté samedi comme prévenu d'être l'auteur de ce faux.

SITUATION DE L'ALGERIE. — Ce serait tomber dans une grave erreur que de vouloir faire consister la conquête de l'Algérie dans la possession du sol. Après l'occupation du territoire, si complète qu'elle puisse être, il reste encore une tâche à accomplir, et elle est sans contredit la plus difficile, il faudra mettre en jeu de grands efforts d'intelligence et de volonté persévérante pour arriver à la conquête morale des populations. car si on ne peut atteindre ce but, malgré la possession du sol, tout reste précaire. Dans ce pays, il n'y aura repos et sécurité pour le vaincu, et confiance pour le vainqueur, que lorsque cette seconde phase de l'œuvre civilisatrice de la France sera accomplie.

Pendant dix ans l'Émir nous a disputé, pied à pied, la terre où il est né. Pendant dix ans, sans autre appui que la vieille nationalité arabe avec ses mœurs antiques et son fatalisme, il a tenu en échec notre jeune civilisation; malgré son irrésistible tendance à l'enlaidissement, la lutte fut longue, acharnée, cruelle, glorieuse de part et d'autre; enfin, nous avons triomphé par l'organisation et le nombre. Cet ennemi, dont l'audace et l'habileté nous sont connues, voyant que la lutte corps à corps n'était plus possible pour lui, adopta un système de guerre qui, depuis, l'a toujours mis hors de nos atteintes. Il ne marcha plus environné d'un royal cortège, il répudia ce pompeux entourage qui ne convient plus à sa fortune actuelle; mais il a augmenté en mobilité, il passe au travers de nos colonnes qui se fatiguent en vain à le poursuivre.

Encore le premier par la foi et par le courage aux yeux des Arabes, il recouvrera patout es-

cours et appui. A l'aide de ces mystérieuses sympathies, il passera imperçu au milieu de nos postes, insaisissable et invisible, jusqu'au moment où son bras se lève pour frapper.

Abd-el-Kader n'a point de bases d'opérations; ses points de station sont déterminés d'une manière imprévue, et il parcourt les distances qui les séparent d'une seule traite. Pendant qu'il marche, il recrute les goums qui l'attendent sur son passage et, soit négligence ou trahison de la part de nos agents arabes, il arrive presque toujours dans le lieu vers lequel il s'est dirigé au moment où il est le moins attendu. Le long duel de Jussuf et de l'Émir, dans une série de marches et de contre-marches, où les deux rivaux ont déployé tour à tour les brillantes ressources d'un esprit inventif et fécond, ont de nouveau montré toute notre impuissance pour atteindre notre audacieux adversaire. Chaque tribu est pour lui un relai de poste organisé. Au moment où notre cavalerie épuisée le saisit presque, il échange à quelques lieues de nous ses chevaux fatigués contre des chevaux frais, et par une marche de nuit on une pointe rapide sur l'un de ses flancs, il échappe et se dérobe encore une fois à nos coups.

Retiré aujourd'hui dans le Maroc, hors de notre portée, au milieu de tribus fanatiques et dévouées, il s'y organise et y commande presque en maître; l'impuissant Abd-el-Rhaman, soit par complaisance soit parce qu'il redoute le prestige d'un nom tout puissant au milieu des tribus qui viennent de lui donner asile, n'ose point s'opposer à lui. Réorganisé, rentrera-t-il de nouveau dans la lice par la province d'Oran, ou se tentera-t-il que quelques coups de main aventureux? C'est ce que l'avenir nous apprendra. En attendant, des caisses de fusils et des munitions lui sont expédiées de Gibraltar.

— Poursuivant son œuvre conciliatrice, le gouvernement d'Irlande vient de rétablir dans deux commissions de paix de comtés deux hommes marquans qui avaient été révoqués sous le précédent cabinet, M. Dillon Brown, député du comté de Mayo, et M. Thomas Divitt, riche propriétaire du comté de Galway, tous deux membres de l'association du rappeur.

En outre, le gouvernement songe sérieusement à secourir la population d'Irlande. Le secrétaire-général, M. Labouchère, a adressé aux administrations locales une lettre dont nous extrayons les passages suivans: *« Il doit être bien entendu que le gouvernement n'a nullement l'intention d'intervenir toutes les fois qu'on pourrait raisonnablement compter voir le marché assez approvisionné par le commerce ordinaire. »*

« Quant aux districts où l'on ne peut l'espérer, il sera absolument nécessaire d'y envoyer des subsistances; mais les dépôts publics ne seront ouverts que lorsque la population sera hors d'état d'acheter au commerce part culier à un prix raisonnable. »

« Dans tous les cas, le gouvernement se reformera, autant que possible, à ce principe que les approvisionnements doivent se vendre à un prix tel que le particulier, vendant au même prix, puisse y avoir un bénéfice raisonnable. »

« Le lord-lieutenant connaît la pénurie admissible tout à fait prévue la population d'Irlande au milieu de cruelles privations. Il espère que l'assistance de sa continuelle sollicitude pour soulager la détresse du peuple par tous les moyens en son pouvoir contribuera à calmer les craintes, et prévendra ces nombreux rassemblements qui alarment beaucoup de personnes, et ne peuvent être d'aucune utilité à ceux qui y prennent part. »

— Des désordres peu graves, produits par la crainte de la famine, ont eu lieu, en Irlande, dans les comtés de Clare, de Roscommon, de Limerick et de Fernanagh.

On nous communique la lettre suivante adressée par M. le commandant Courby de Cognard, un des prisonniers d'Abdel-Kader, à sa famille; nous nous empressons de publier ce document, dont nos lecteurs apprécieront l'importance.

« Le 15 août 1846.

« Mon cher beau-père, « Jo profite pour vous donner signe de vie, du départ d'un cavalier arabe que l'on envoie à Lalla-Magh cinna porter une lettre, qu'un m'a chargé d'adresser au général Cavaignac, concernant l'échange. »

« L'Émir ne demande pas mieux que de le faire de suite, mais il ne veut pas qu'il se fasse par Tanger, ni par les Marocains. La lettre que j'adresse au général est pour le prévenir de donner de suite connaissance à M. le maréchal que l'hadj Abd-el-Kader se refuse à notre échange par le consul de Tanger, qui avait été délégué pour cette mission, mais qu'il est prêt à consentir, si M. le maréchal lui écrit ou délégué un de nos généraux pour le faire près de Lalla-Maghnia. Ainsi notre bien malheureuse position pourrait bientôt changer si M. le maréchal consentait à cela. S'il n'y consent pas, comme elle s'aggrave tous les jours, nous perdrons l'espoir de revoir la patrie. »

« Le colonel Gagnon m'a beaucoup parlé de toutes les sympathies de la France et de l'Espagne, tout cela est fort honorable, mais comment se fait-il qu'avec toutes ces sympathies notre gouvernement n'ait pas l'humanité de nous sortir de cette affreuse position dans laquelle il nous laisse depuis onze mois, quand, on ne nous demande en échange que quinze ou dix-huit prisonniers, parmi lesquels se trouvent des femmes et des enfants, bien certainement cela n'est pas connu en France. »

« Nous avons supporté jusqu'à présent cette bien malheureuse position avec résignation, mais aujourd'hui elle n'est plus tenable, et nous ne supportons réellement l'existence que dans l'espérance que le gouvernement ou M. le maréchal mettront bientôt un terme à nos souffran-